

## COMMENT JE FUS AMENÉE À PARLER POUR JÉSUS

*Et à Aider Mon Mari Dans Sa Divine Misison de Guérison.*

PAR MADAME JEANIE DOWIE

C'EST DEPUIS 1883 que j'ai commencé à participer publiquement à l'Œuvre, et aujourd'hui que l'on me demande d'écrire ce récit pour les "Feuilles de Guérison," j'ai le même sentiment de timidité ressenti déjà lorsque j'eus à parler pour la première fois devant une assemblée, un sentiment de répugnance à la pensée de voir imprimer ce que j'écris. Cependant je sens que Dieu veut que je le fasse et qu'Il se servira de cette simple histoire écrite comme Il s'est servi de mes paroles, car c'est le récit des œuvres merveilleuses qu'Il a accomplies. Si je ne pouvais en parler après tout ce que j'ai vu et entendu, les pierres, même, devraient porter témoignage contre moi.

Je commencerai par dire que dans ma jeunesse, je ne fus nullement préparée à parler en public. Ma voix n'avait jamais dépassé le ton de la conversation et je ne supposais pas pouvoir être entendue par d'autres personnes que celles de mon entourage. De plus, les quelques femmes orateurs que j'avais entendues étaient si peu féminines et essayaient tellement d'imiter les hommes que je n'aimais pas à les écouter.

Nous appartenions à l'Eglise congréganiste où le ministre et ses diacres peuvent seuls se faire entendre et prêcher. Le dimanche les fidèles de notre Congrégation entraient dans l'église et en ressortaient solennellement aux accents d'une musique magnifique. Nous montions dans notre voiture et nous retournions chez nous sans parler à personne.

Le ministre d'une des églises de Sydney annonça un jour que le dimanche suivant il prêcherait sur "la manière dont nous reconnaitrions nos amis dans le Ciel." Un homme qui, solitaire, avait assisté pendant de longues années à toutes les cérémonies de l'église, écrivit pour demander si le ministre ne voudrait pas prêcher sur "la manière de reconnaître ses amis la terre" car, depuis douze ans qu'il assistait avec assiduité et régularité aux offices de cette église, personne ne lui avait jamais adressé la parole.

La recommandation "que les femmes gardent le silence dans les églises" était observée à la lettre, parmi nous. Je vécus chez mon père jusqu'en 1876, époque où je me mariaï et devins la femme d'un ministre. Mon mari me dit que mes devoirs se borneraient à ceux de maîtresse de maison, car l'Eglise ne m'avait pas épousée. Je donnai donc tous mes soins à mon foyer, consacrant cependant le plus de temps possible à notre Eglise et allai toujours écouter les conférences et les sermons de mon mari, car je me suis toujours et en tout associée à lui.

J'étais jeune et un peu délicate, quoique jouissant d'une bonne santé; mes devoirs d'épouse et de mère me donnèrent des occupations plus que suffisantes pendant les six premières années de mon mariage. Mais lorsqu'en 1882, mon mari commença à être demandé de tous côtés pour le don qu'il a reçu de guérir par l'imposition des mains, et que les gens vinrent en foule dans notre maison de Melbourne pour le supplier de prier avec eux, je causais avec eux et leur disais ce que je savais sur les miraculeuses guérisons. Je les encourageais à revenir et à se confier au Seigneur pour le soulagement de leurs maux. Beaucoup de ceux qui recouvrèrent ainsi la santé dirent ensuite qu'ils avaient eu la première impression de la vérité de l'œuvre grâce à mon simple témoignage.

Par la suite, mon mari fit construire un grand temple ou Tabernacle à Fitzroy, Melbourne, pour son œuvre d'évangélisation; ce monument était en construction à l'époque dont je parle. Bien que la grande Salle de Ville, fut louée pour les différents services du dimanche, les gens se pressaient en foule chez nous; pendant la semaine nous étions forcés de laisser les portes grandes ouvertes et le monde entrait jusqu'à ce que la maison fût pleine. Nos visiteurs s'asseyaient sur les marches de l'escalier, encombraient les vestibules et les corridors, C'étaient des hommes, des femmes, des enfants, des cancéreux, des poitrinaires, des gens affligés, de plaies affreuses, les uns trainés dans de petites voitures, d'autres sur des béquilles, d'autres encore

portés sur des lits, des sounds, des aveugles, des malades de toutes sortes. Et malgré tout, notre petite famille ne fut jamais négligée; nous mêmes, sentions nos forces redoubler, parce que Dieu nous soutenait.

J'étais très-sensible de ma nature et je frissonnais à la vue de tout mal répugnant. Je ne pouvais regarder une plaie sans m'évanouir, mais quand je vis Dieu guérir ces malades, je pus contempler sans un tressaillement les choses les plus terribles, et, à cette époque, nous avions souvent, en une même journée, à prier pour la guérison de plusieurs cancers. Cependant nous prenions notre nourriture de bon cœur et la joie que le Seigneur nous envoyait faisait notre force. Je n'avais aucune idée jusqu'alors qu'il y eût tant de souffrances sur la cins, et avait tant de souffrances sur la terre. Les gens qui nous venaient avaient épuisé tous les remèdes humains et étaient comme la femme qui "avait souffert beaucoup de maux de bien des médecins, et avait dépensé tout ce qu'elle possédait, sans aller mieux, mais en empirant plutôt."

C'est de cette façon que nous vîmes les plus affreux aspects de la vie. Mais Dieu guérissait par la prière fervente et par l'imposition des mains ceux que les docteurs déclaraient incurables. Parmi les guérisons miraculeuses de cette époque, une des plus merveilleuses fut celle de Madam Parker, guérie, sur le champ, d'un cancer et de la cécité et dont le petit garçon naquit en son temps, bien que tous les docteurs eussent déclaré qu'elle ne vivrait pas jusqu'à sa délivrance; son portrait et celui de son enfant parurent sur la première page du journal "Feuilles de Guérison" (Vol 1, No. 2) avec tous les détails qui la concernent.

L'Eglise que mon mari avait fondée était instituée d'après ses convictions. Il y avait introduit l'ardeur des méthodistes, les Aspersions des Baptistes, la stabilité des Presbytériens et l'organisation la plus parfaite des Congréganistes. En somme, il avait pris à chaque église ce qu'elle renfermait de meilleur. La sienne était pleine d'entrain et d'activité. Les fidèles étaient en rapport les uns avec les autres aussi bien qu'avec les étrangers; nous devions tous travailler pour le Seigneur; les frelons n'étaient pas tolérés parmi nous. Mon mari demandait souvent à l'un ou à l'autre de parler et de prier et tous faisaient ce qu'il demandait. Je frissonnais parfois et me

sentais glacée de crainte en pensant qu'il allait peut-être aussi m'appeler à le faire, moi aussi. Cette seule pensée suffisait pour me priver de tous mes moyens et je sentais que si j'étais appelée, je donnerais le plus mauvais exemple et ferais honte à mon Seigneur aussi bien qu'à mon mari. Je ne lui avouai jamais ce sentiment, mais je crois qu'il dut le deviner. Et cependant, en ce même temps, je dirigeai une classe de femmes pour leur enseigner les Saintes Ecritures, et je pouvais prier au chevet des malades et causer avec eux, dans l'intimité, sur des sujets religieux; mais c'était dans l'église que ma bouche était fermée.

Juste à cette époque la construction du Tabernacle fut achevée et la consécration devait avoir lieu. Nous eûmes une nuit entière de prières dans la salle des guérisons, à l'extrémité du Tabernacle, là, environ à une heure du matin, on nous dit de demander spécialement à Dieu le don qui nous manquait le plus. Nous ne devions pas demander sans avoir la ferme conviction d'être exaucés. Nous nous agenouillâmes pour prier, chacun demandant au Seigneur ce qui lui faisait le plus défaut. Je l'implorai de guérir la lâcheté de mon cœur et de me donner la force de Lui rendre témoignage sans crainte quand Il me le demanderait. Immédiatement je sentis la puissance fortifiante du St. Esprit pénétrer en moi. La chaise, contre laquelle j'étais agenouillée, trembla, ma force fut accrue et je sentis tout mon être tressaillir sous le Souffle Divin. Je ne saurais décrire ce qui se passa qu'en l'appelant une manifestation physique d'une puissance spirituelle. La prière terminée, on nous accorda à chacun quelques minutes pour dire ce que nous avions reçu. J'exprimai mon espoir d'avoir reçu de



Dieu une puissance favorable et j'expliquai sur quoi je basai ma conviction.

Le dimanche suivant je fus mise à l'épreuve. Après le culte, on annonça une seconde réunion. Sept cents personnes environ restèrent pour y assister. Mon mari me demanda de venir sur l'estrade. J'y montai sans crainte et j'abjurai les Pécheurs de revenir au Sauveur, expliquant par les démonstrations les plus simples quel était le chemin à suivre. Le résultat de cette première causerie fut la conversion de deux âmes au Seigneur. Une jeune fille, élevée dans une maison chrétienne, mais qui n'avait jamais fait profession de chrétienté, s'avança en pleurant et se consacra publiquement au Christ. L'autre, un homme de trente ans environ, vint aussi s'agenouiller en pleurant, déclarant qu'il n'avait jamais plié les genoux devant Dieu auparavant, et qu'il avait juré qu'il ne le ferait jamais. Il renonça à son impiété et à sa vie coupable et se consacra au Seigneur.

Quelque temps après, nous prîmes nos vacances dans un endroit appelé Geelong. Nous allâmes rendre visite à une dame qui gardait le lit depuis sept ans. Elle souffrait de tumeurs et de terribles douleurs internes. Elle n'avait jamais pu se mouvoir depuis la naissance de son petit garçon, alors âgé de sept ans.

Etendue sur sa couche de douleurs, elle étudia sa Bible et y trouva ce passage:

Ya-t-il un malade parmi vous? Qu'il appelle les Anciens de l'Eglise et qu'ils prient pour lui, qu'ils lui fassent une onction d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera celui qui est malade, et le Seigneur le relèvera, et, s'il a commis des péchés, ils lui seront remis.

Les Anciens de l'Eglise à laquelle elle appartenait, lui apportaient dans sa chambre de malade le pain et le vin de la Table de Communion. Elle leur demanda de prier et de lui faire une onction, appelant leur attention sur ce passage de Saint Jacques. Ils n'eurent pas la foi suffisante pour le faire et refusèrent. Son fils vint supplier mon mari de rendre visite à la malade. Il y consentit, et, après avoir enseigné les voies de Dieu à elle et à son mari, il édit les mains sur elle. Ses douleurs la quittèrent aussitôt. Elle se mit sur son séant, puis se tint droite sur le plancher, enfin marcha ardemment dans la chambre. La tumeur disparut complètement, et, quand nous retournâmes la voir trois heures après, elle cousait assise sur une chaise. Elle vint pleine de joie à notre rencontre et nous recommanda de publier partout ce que le Seigneur avait fait pour elle. Elle reçut la visite de centaines de personnes qui recueillirent son témoignage, et, le dimanche suivant, son mari eut la joie de se rendre à l'église avec sa femme à ses côtés.

Bientôt après cet événement, mon mari décida d'entreprendre une mission à Ballarat, et je dus l'accompagner. Je suis toujours avec lui lorsqu'il rend visite aux femmes, et je supposais qu'il m'emmenait pour cette raison. Lorsque nous fûmes dans le train qui nous conduisait à la mission, nous nous arrêtâmes à une station où des enfants criaient des journaux de Ballarat. Nous prîmes un journal et nous repartîmes; nous avions un compartiment pour nous seuls, car les trains d'Australie sont faits pour la plupart sur le modèle anglais. Bientôt, mon mari déplia le journal et me montra l'endroit où le programme des réunions était annoncé et où l'on publiait que j'allais faire une allocution sur quelques uns des miracles que j'avais vus. J'en perdis presque le souffle et je murmurai; "Oh! John! comment avez-vous pu faire une telle chose?" Il me dit "Je croyais que vous aviez demandé à Dieu de vous donner le pouvoir de parler de Ses œuvres? Ne pensez vous pas qu'Il vous ait exaucée?" Je dis "Qui, je le crois. Mais devant tous ces étrangers!" Il reprit alors "Il vous reste encore un peu de temps devant vous, et vous réussirez très-bien je la sais. Réfléchissez pendant tout le reste du chemin à ce que vous allez leur dire, inscrivez quelques notes sur une feuille; parlez haut et causez comme si vous vous adressiez à quelques personnes; surtout, oubliez-vous complétement." Je sentis que je devais faire ce qu'il me disait, et je le fis.

Comme nous approchions de la salle où la réunion devait avoir lieu, notre ami, qui nous avait invités à Ballarat, et qui avait fait tous les arrangements nécessaires, nous dit: "J'ignore combien de personnes, il y aura, peut être cinquante, peut être cinq cents, je ne sais." Mon mari dit: "Il y en aura autant que le Seigneur en enverra. Tout va bien, Frère!"

En approchant de la porte, nous trouvâmes des gens qui attendaient dans la rue, et, lorsque nous demadâmes ce qui se passait et pourquoi la porte n'était pas ouverte, nous trouvâmes que la salle était si pleine que ces personnes n'avaient pu entrer. Nous fûmes obligés de faire le tour par un autre chemin, et c'est avec peine que nous trouvâmes de la place sur l'estrade, tant la salle était comble. Elle contenait huit cents personnes qui nous sourirent avec bienveillance à notre entrée.

Après que mon mari eut terminé son sermon, ce fut mon tour de parler.

J'avais déjà lu les Ecritures, cela m'avait donné du courage. En regardant tout autour de la salle je vis **quelq'un** qui avait été à Melbourne et obtenu sa guérison, un autre qui avait été sourd, et qui maintenant entendait, un autre, un autre encore. Je les reconnaissais tous et leur visage heureux me souriait avec une joie indicible. Ce fut une inspiration.

On dit que les aigles construisent leurs nids sur les sommets les plus élevés; quand les petits doivent prendre leur volée, les parents secouent le nid et les jettent au dehors. Tout d'abord, effrayés, ils battent lourdement des ailes, mais, lorsqu'ils découvrent qu'ils peuvent voler, ravis, ils s'en vont au loin. Je fus, comme l'aiglon, jetée hors de mon nid, et je trouvai

l'expérience délicieuse. Dieu fut bon envers moi; je vis que l'auditoire m'entendait et me suivait sans effort. Ma voix résonnait claire et distincte. Je leur racontai d'abord la guérison de cette dame de Geelong, qui avait vu disparaître ses tumeurs et ses autres maux, et qui nous avait dit qu'elle avait des parents à Ballarat. Je leur dis comment son petit garçon, un petit blond frisé, était entré dans la chambre, et, ayant vu, pour la première fois de sa vie, sa mère levée et habillée, il lui avait demandé si sa souffrance avait tout à fait disparu. "Je n'ai plus aucune douleur maintenant, lui avait-elle répondu. Alors s'approchant tout près, l'enfant lui dit: "Puis-je m'asseoir sur tes genoux, maman"—"Je crois que oui," dit elle. Et le petit blondin de sept ans s'assit pour la première fois sur les genoux de sa mère. Il ne cessait de la contempler et de lui dire "Vraiment, cela ne te fait pas de mal maman?"

Ce simple récit émut l'assistance; tous les yeux se remplirent de larmes de joie et de sympathie. Lorsque j'eus fini, une femme qui se tenait dans un des bas-côtés de l'église, s'écria d'une voix claire et distincte "C'est la pure vérité, je l'atteste, moi qui suis sa mère!"—"Et moi, qui suis sa sœur!" s'écria une autre.—sur quoi, mon mari avec sa vivacité et son entrain habituels, s'avança et dit: "Vous reconnaissez que c'est l'exacte, vérité, n'est-ce pas, mère, montez ici, sur l'estrade, que tout le monde vous voie bien." La mère et la sœur montèrent et confirmèrent ce que j'avais dit devant l'assemblée.

Le lendemain, la salle ne pouvait contenir tout le monde. Nous fûmes obligés de louer la grande salle Albert, réservée aux expositions et qui contient environ 4000 personnes. Elle fut comble tous les jours et nous eûmes la plus magnifique des missions que Dieu ait jamais bénies. Nous restâmes là avec les malades qui se pressaient en foule autour de nous. Quelques uns trouvaient la guérison au moment où mon mari passait près d'eux; les mères arrivaient tenant leurs enfants par la main, s'étouffant pour approcher de lui; d'autres étaient guéris lorsqu'ils le touchaient, d'autres, dans l'assemblée, rien que par la puissance de sa parole. Les malades restaient là jusqu' à une ou deux heures du matin, attendant l'efficacité d'une prière.

Parmi les scènes qui sont demeurées présentes à ma mémoire pendant cette époque merveilleuse, une est particulièrement frappante. Un vieillard fut amené dans son lit, sur une charrette; il venait de l'une des fermes du voisinage de Ballarat. Depuis plus de vingt-trois ans, il ne pouvait plus marcher, et quand son tour arriva de s'approcher de mon mari, il était une heure passée et il avait attendu tout le jour. Il fut guéri instantanément et, sur ses deux jambes, traversa la grande salle dans toute sa longueur, jusqu'à une petite pièce où sa femme se réchauffait près du feu. Ce fut un moment émouvant quand ces deux vieillards se retrouvèrent face à face. La femme s'élança vers lui, en s'écriant; "Père, Lui, ouvrit les bras, l'embrassa et lui dit: "mère, bénis le Seigneur, je suis guéri!"

Dieu me donna le pouvoir de prendre ma part de l'œuvre et Il m'affermi si bien la voix que je pus me faire entendre distinctement dans toute cette grande salle. Depuis j'ai accompagné mon mari dans tous ses voyages, dans toutes ses missions; j'ai été son aide, faisant ce qu'il me demandait et ce que Dieu voulait que je fisse, sans aucune crainte des hommes, que Dieu voulait que je fisse, sans aucune crainte des hommes. Nous avons ensemble répandu l'Evangile dans toutes les principales villes de l'Australie. Nous passâmes plusieurs mois de suite dans la Nouvelle-Zélande, visitant, avec cet Evangile de Salut et de Guérison, toutes les grandes villes de ces îles admirables qui sont sans conteste la merveille du Pacifique. En, 1888, nous quittâmes notre maison et notre pays et nous vinmes en Amérique. Nous passâmes la Porte d'Or et débarquâmes à San Francisco. Nous passâmes plusieurs années sur le versant du Pacifique, répandant l'Evangile de Salut et de Guérison dans toutes les grandes villes, depuis Victoria (Colombie britannique) au nord, jusqu'à San Diego (Californie) au sud. Puis nous traversâmes les Montagnes Rocheuses et nous visitâmes beaucoup de grandes villes de l'autre versant.

Nous avons fait de Chicago notre quartier général et de Sion le centre de notre œuvre.

Nous avons trouvé vrai ce que la Divine Parole avait promis. Partout aussi, nous avons souffert des persécutions. Dieu m'a délivrée de ma timidité et m'a dit:

Soyez forts. Ne craignez pas. Il viendra vous sauver. Alors le boiteux bondira comme le cerf, la langue du muet se déliera. Il y aura une grand' route et un chemin, et il sera appelé le Chemin de la Sainteté.

Je me suis consacrée à Dieu et m'efforce par la grâce de Dieu, de suivre cette voie.

Leaves of Healing vol 9 No 4 May 18 1901 p 124